

Lorsque les militaires français viennent chercher Marc Vaiter, il veut emmener les orphelins avec lui. Mais la consigne des militaires est claire : pas question d'évacuer les enfants

Jean-Christophe Klotz

France 2, 26 mai 1994

Transcription du reportage « La vie en sursis », diffusé sur France 2 le 26 mai 1994 dans l'émission « Envoyé spécial ».

[Paul Nahon :] Nous allons nous rendre tout d'abord à Kigali, la capitale du Rwanda où tout a commencé il y a à peu près un mois. Les rebelles encerclent la ville, le carnage commence. Personne n'est épargné : femmes, vieillards, enfants sont assassinés à la mitraillette et à la hache. L'horreur est indicible mais deux hommes tentent de protéger la communauté dont ils ont la charge. Le premier y arrive encore, mais pour combien de temps ? Il s'agit de Marc Vaiter qui s'occupe d'enfants dans un orphelinat de la ville. Le second est un prêtre, le Père Henri Blanchard, dans l'église duquel des centaines d'habitants étaient venus se réfugier. Voici l'histoire de ces deux hommes qui luttent pour que le génocide s'arrête enfin. Un reportage de Jean-Christophe Klotz et Patrick Vincent.

[Jean-Christophe Klotz :] Dans le centre-ville dévasté de Kigali, 70 orphelins retranchés tentent de survivre en se préparant au pire [on voit des enfants creuser une tranchée au milieu d'une pièce]. Entre les rebelles qui pilonnent la ville et les miliciens en quête de nouveaux massacres, Kigali est à feu et à sang [on voit les enfants en train de remplir puis transporter des sacs de terre ; la scène est entrecoupée d'images au ralenti de militaires des FAR dans Kigali et de miliciens à l'entraînement].

[Le plan suivant montre un soldat armé en train de marcher au ralenti ; une incrustation "LA VIE EN SURSIS" s'affiche en gros caractères au milieu de l'écran]

[Jean-Christophe Klotz :] La plupart de ces enfants ont vu leurs parents massacrés sous leurs yeux [on voit toujours les enfants en train de creuser une tranchée au milieu d'une pièce]. D'ethnie hutu ou tutsi, s'ils sont encore en vie c'est grâce à la présence continue à leurs côtés de Marc Vaïter, le responsable de cet orphelinat. Marc est l'un des très rares Français à avoir refusé de quitter le pays, au péril de sa vie.

[Marc Vaïter : "Alors là on est en train de creuser parce qu'il y a des tirs d'obus et on a peur des..., des éclats. Mais nous sommes aussi en train de creuser parce que on a très peur que... le Front, euh, patriotique rentre en ville. Si bien qu'on veut se protéger des balles... qui..., des balles perdues. Alors naturellement c'est..., c'est dé..., c'est une mesure qu'on prend mais... on ne sait pas, quoi. [Plan de coupe] Et puis on entend les..., les..., les..., les..., les coups de grenade de plus en plus, quoi. Je crois que ça c'est..., ça nous panique tous, euh".]

[Jean-Christophe Klotz :] Une prière avant le repas du soir [on voit des enfants en train de prier]. C'est la nuit que l'angoisse est la plus pesante. Les bombardements se calment mais une autre menace bien plus terrible plane sur l'orphelinat : des milices hutu saccagent la ville à la recherche des rares Tutsi encore en vie. Marc a réussi jusqu'à présent à décourager les tueurs venus plusieurs fois aux portes de l'orphelinat [les enfants terminent leur prière en faisant un signe de croix avant de manger].

À quelques centaines de mètres de là, alors que nous tournions ces images, un centre d'accueil a été pillé et une dizaine de femmes tutsi massacrées à coups de machettes [on voit Marc Vaïter donner à manger aux enfants dans la pénombre].

[Marc Vaïter : "J'ai trop peur de la nuit. Euh, peur de la nuit, euh..., disons, comme on..., on ne voit rien du tout et comme si tu veux les gens, euh, parfois en profitent, euh..., soit pour piller soit pour, euh... Et j'ai toujours, euh..., je crains la nuit. On..., on ne peut pas dire qu'on va dormir, euh, tranquille [gros plans sur de jeunes enfants en train de manger]. Les premiers temps on a eu des gens avec des grenades et puis des..., des machettes. Une fois c'était aussi grenades et puis, euh..., mitraillettes. On en a eu quatre qui ont voulu, euh..., s'en prendre aux enfants. Mais là, c'est pareil. Je..., alors, je sais pas comment j'ai pu faire les choses, quoi. Je..., je sais pas. J'ai été leur dire bonjour et puis je leur ai dit que j'étais Français et que j'étais là pour

les enfants, euh... Et donc, euh, on les a calmés”.]

[Jean-Christophe Klotz :] Avec l’arrivée de l’aube s’éloigne la peur des massacres [on voit des enfants couchés sur le sol en train de se réveiller]. Alors parfois, lorsque les artilleurs du FPR accordent quelques heures de répit en cessant leurs bombardements, Marc en profite pour tenir son journal, la chronique du véritable cauchemar que vit Kigali depuis maintenant plus d’un mois [on voit Marc Vaïter en train de taper à la machine à écrire].

[Marc Vaïter lit ce qu’il a écrit : ”Je suis là en train d’écrire dans la peur ou avec la peur. Les coups de feu retentissent et on ne peut savoir ce qui peut s’ensuivre. J’ai mis les enfants dans un couloir avec des matelas contre le mur afin qu’ils puissent être mieux protégés au cas où [gros plans sur les enfants de l’orphelinat]. Mon problème c’est de cacher la nourriture, de faire croire que nous avons rien à manger et... que c’est le soir que des gens nous apportent de quoi tenir. Et puis je n’ai plus rien acheté de peur que les gens s’imaginent que j’ai de l’argent. Nous avons si peu, 30 000 francs rwandais. Mais si je commence à acheter quoi que ce soit, les gens penseront... que... – et en plus étant Blanc –, que j’ai de l’argent et vi..., et viendront nous attaquer”.

Jean-Christophe Klotz : ”Mais qu’est-ce qu’on peut faire pour vous ?”

Marc Vaïter : ”Nous évacuer. Ça c’est sur, euh... La peur... [il craque et se met à pleurer]. Mais c’est vrai qu’on est tellement..., nous sommes tellement, euh, comment dire..., on est tellement menacés, tous les jours. On..., on..., on ne sait jamais, euh... [il pleure], on sait jamais si on va être, euh, si on va passer la nuit ou... si on va pas nous..., nous..., nous forcer les portes, euh, tu vois. Alors on est..., on est..., on est..., on est très tendus. Et puis, euh..., par rapport à ce qui s’est déjà passé, par rapport à tous ces massacres, on..., on se dit : ’Bon..., ça..., un massacre de plus, euh..., ils s’en foutent’”.]

[La scène suivante montre le Père Henri Blanchard en train de raconter ce qu’il s’est passé dans son église : ”Voilà alors ici c’est...,il y a eu des tués ici, vous le voyez... C’est..., c’est terrible [on devine des traces de sang au sol]. C’est les..., les tués des premiers..., du deuxième jour, disons le vendredi... 8 [avril] je pense”.]

[Jean-Christophe Klotz :] À l’autre bout du centre-ville, le Père Blanchard vit lui aussi retranché dans sa paroisse. Lorsque les massacres ont commencé, le missionnaire a ouvert son église à plusieurs centaines de réfugiés terrorisés. Le lendemain, militaires et miliciens en ont forcé les portes. Tout ce qui ressemblait à un Tutsi a été massacré. Le Père Blanchard comptera 15 morts.

[On voit le Père Henri Blanchard ouvrir la porte de l’église : ”Alors ici les gens étaient donc, euh, réfugiés. Surtout dans la journée du..., oui c’est dans

la journée du jeudi [7 avril] au lendemain de... l'accident ou... de l'attentat contre le Président. Et les gens sont venus se réfugier. Tout ethnies confondues d'ailleurs. Ils étaient ici..., aussi bien Hutu que Tutsi" [plan d'ensemble montrant une église dévastée, les vêtements des réfugiés étant éparpillés sur le sol].

[Le plan suivant montre le Père Blanchard tenir deux petites photographies d'identité dans ses mains] Jean-Christophe Klotz : "Qu'est-ce que c'est ?".

Père Blanchard : "Ce sont des photos..., des photos de gens qui étaient ici [gros plan sur les photographies d'identité d'un homme et d'une femme]. Je l'ai même dit au..., au militaire qui..., qui était ici. Je lui ai dit : 'Mais tu..., tu vas même tuer des parents de tes amis, de tes copains qui sont au combat ?'. Parce qu'il y en a qui étaient réfugiés aussi ici. Les gens sont venus se réfugier indistinctement. Pour eux l'église représentait un espoir, une sécurité... Eh oui [il baisse la tête]. [Plan de coupe] J'ai vu des gens tués tantôt par balle, tantôt... par coups de couteau, tantôt par, euh..., coups de gourdin. C'était insoutenable. Je me souviens aussi beaucoup des cris. Et j'me souviens d'un enfant qui..., de 10 ans, qui a été tué devant notre porte. Et..., et qui appelait au secours et qui criait et nous étions impuissants parce que nous ne pouvions pas sortir sans mettre, euh, en danger les gens qui eux-mêmes étaient avec nous et..., et nous par la même occasion".]

[Jean-Christophe Klotz :] 55 enfants et quelques femmes vivent barricadés dans la paroisse [on voit le Père Otto Mayer apporter un plat de nourriture aux enfants réfugiés dans une petite pièce]. Avec son collègue allemand, le Père Otto, le Père Blanchard les a sauvés jusqu'à présent d'une mort certaine. Comme pour l'orphelinat de Marc Vaiter, la Croix-Rouge parvient à maintenir tant bien que mal le contact avec le Père Blanchard [on voit une femme noire portant des plats de nourriture traverser un couloir où sont entassés les enfants]. Quelques sacs de vivres par semaine permettent à la petite communauté de survivre.

[Père Blanchard : "Celle-ci c'est la petite qui est venue me trouver à l'église..., devant l'église, au milieu des militaires, en disant : 'Padiri! Padiiri!'. Et puis alors je l'ai prise et je l'ai... Personne ne m'a rien dit. On est resté ensemble, hein" [il prend la petite fille dans ses bras].

Jean-Christophe Klotz : "Elle était seule ?".

Père Blanchard : "Elle était seule, oui. Toute seule à ce moment-là. On dit que son papa aurait été blessé, qu'il serait à l'hôpital et que sa mam..., mais sa maman, aucune nouvelle [gros plan sur les enfants assis dans un couloir].

Ici c'est notre chapelle..., habituellement notre chapelle de communauté, qui est transformée en dortoirs pour les petits enfants... Ah, et voilà, c'est toute cette petite, euh... [sourire]. Oui, ça fait... un mois et demi que ces enfants n'ont pas pu mettre le nez dehors et voir le soleil pratiquement, sauf à travers les vitres [gros plans sur les visages d'enfants entassés dans la petite chapelle]. [Plan de coupe] Moi j'me pose la question constamment pour ces enfants : 'comment est-ce qu'ils vont sortir de cette épreuve, avec quel changement [inaudible] ?'".]

[Jean-Christophe Klotz :] À 70 dans une maison de trois pièces, Marc Vaïter doit parfois laisser sortir les enfants dans le jardin malgré les risques, le temps d'une courte récréation [on voit des enfants jouant dehors, certains chantent].

[Marc Vaïter, dehors, entouré d'enfants : "C'est un p'tit bébé que lo..., lorsque les gens couraient, euh, tous pour aller, euh..., le..., le 8-9 mai, eh bien, y'a une dame qui nous l'a presque jeté, euh..., sur... Euh, c'est un rescapé, c'est un rescapé [gros plan sur une femme noire qui porte le bébé dans ses bras]".

Jean-Christophe Klotz : "Comment il s'appelle?"

Marc Vaïter : "Euh..., Lucien".

Jean-Christophe Klotz : "C'est toi qui lui a donné le nom?"

Marc Vaïter : "Oui" [sourire].

La femme qui porte le bébé : "Et moi je lui ai donné le nom rwandais : 'Uwimana. Uwimana Lucien'".

Marc Vaïter : "Et elle elle s'appelle Lucie, voilà [il montre un autre bébé]. Elle nous a été donnée comme ça, euh, par-dessus la barrière je crois aussi?"

La femme noire : "Oui, oui".

Marc Vaïter : "Oui, oui, par-dessus la barrière".

Jean-Christophe Klotz : "Et vous avez reçu beaucoup d'enfants comme ça la nuit, euh..., la..., la fameuse nuit?"

Marc Vaïter : "Ah oui. Il y a une vingtaine à peu près d'enfants. Et puis après, si tu veux, on avait des enfants, euh, tous..., pratiquement tous les jours, hein. Le nombre croissait tous les jours..., oui. [Plan de coupe] Elle, elle a reçu un coup de machette, c'qu'on voit ici là, on voit bien [il montre une cicatrice sur le front d'une fillette]".

Jean-Christophe Klotz : "Mais de la part de qui alors?"

Marc Vaïter : "Ah ça de..., le 8 et le 9 mai, hein. C'est..., on ne peut pas savoir. Ses parents ont été tués, bon. Elle, elle était..."

Jean-Christophe Klotz : "Ils n'ont pas hésité à..., à tuer, à massacrer des enfants?"

Marc Vaiter : "Oui, oui. Ah oui, y'a des enfants qui ont été massacrés aussi, hein. T'as des enfants qui..., à qui on a coupé les bras par exemple ou les jambes, tu vois. Et puis, euh..., on ne sait pas. Là c'était vraiment l'horreur pendant, euh..., des jours et des jours. [Plan de coupe] Dernièrement, euh, y'a une dizaine de jours, euh, on a été tuer 10..., 15 personnes qui étaient à l'école, des enseignants... Alors jusqu'où? On se demande..., on se demande jusqu'à quand".]

[Jean-Christophe Klotz :] Les Européens vivant au Rwanda ont été évacués aux premières heures des massacres [on voit les enfants recueillis par Marc Vaiter jouer au ballon dans la cour de l'orphelinat]. Lorsque les militaires français viennent chercher Marc, il réunit tous les orphelins autour de Claude, l'aîné des enfants. Marc veut les emmener avec lui, les mettre à l'abri. Mais la consigne des militaires est claire : pas question d'évacuer les enfants. Seul Marc bénéficie de la protection française.

[Marc Vaiter : "À un moment donné, j'ai failli partir. Et, euh..., y'a deux enfants qui ont pleuré. Et Claude a pris la parole, il a dit : 'S'il s'en va on est tous morts'. Et..., et là quelque chose s'est passée, j'ai..., je..., je pense que j'ai entendu..., j'ai..., j'ai..., j'ai entendu son..., sa profonde détresse. Et toute la confiance aussi qui reposait sur, euh, sur..., sur ma personne. J'ai dit : 'Tant pis'. Et puis... je n'ai pas pu. J'ai..., j'ai dit souvent d'ailleurs que si j'étais parti, ma vie aurait été, euh, complètement... morte".]

[Jean-Christophe Klotz :] Chez le Père Blanchard, le téléphone ne cesse de sonner. Quelques Tutsi encore vivants se terrent dans Kigali. Ils ne savent plus à qui demander protection. Terrible cas de conscience pour le Père Blanchard : comme pour Marc Vaiter pas question d'accueillir des adultes tutsi dans ses murs, sans risquer la vie des enfants [on le voit en train de téléphoner ; il s'exprime en kinyarwanda]. Il ne peut que les encourager à rester cachés en attendant que les massacres cessent.

[Père Blanchard : "Oui... Ah bah c'est des gens qui sont... en danger, qui se sont réfugiés dans une famille et qui estiment maintenant que la famille est en danger. Et... qui veulent que cinq personnes, euh, réfugiées chez elles quittent et partent. Alors évidemment ces cinq personnes sont... menacées. [Inaudible] menacées, elles savent pas ou passer, elles savent pas ou aller. Elles demandent si on peut faire quelque chose pour elles... Voilà...".]

Jean-Christophe Klotz : "Qu'est-ce que vous pouvez faire pour eux alors?"

Père Blanchard : "Eh bien, je..., pour le moment j'en sais rien du tout.

Vous savez on agit à..., seconde après seconde j'allais dire, minute après minute, parce que ce sont des situations tellement difficiles. Et on risque, euh, toujours de mettre en danger non seulement ces personnes... qu'on voudrait aider... mais aussi celles qu'on aide déjà. Les... enfants..., les nombreux enfants que nous avons et les quelques femmes que nous avons... Mmm...".

Jean-Christophe Klotz : "C'est dur ?".

Père Blanchard : "Tout à fait, oui. C'est épuisant. C'est très dur de voir comment un pays peut aller vers l'autodestruction et se démolir complètement" [il se serre les mains].]

[Jean-Christophe Klotz :] Cours de français à l'orphelinat de Marc Vaïter. Il faut occuper un maximum les enfants à l'intérieur de la maison [on voit un homme noir donner un cours de français et de gymnastique aux enfants]. Dehors la rue appartient aux miliciens hutu, les tueurs armés de machettes qui ont dressé des barrages tous les 200 mètres. Comme le Père Blanchard, Marc sait bien qu'un jour ou l'autre les tueurs reviendront.

[Marc Vaïter : "En étant resté, eh bien ça a permis une autre façon de voir la vie..., dans cet instant où on va mourir. C'est vrai que quelque part, humainement, j'ai envie de vivre parce que j'ai envie de..., de... continuer de contribuer de..., à aider ces enfants [il retient un sanglot]... Et de l'autre, euh..., de l'autre, bon, ben, il faut quand même se faire une raison. Hein, je crois que..., je..., je dis donc que personne n'est indispensable en fin de compte mais..., mais... chacun fait ce qu'il peut et selon ses moyens, selon ses..., se..., selon ses, euh..., ses convictions aussi... Mais c'est vrai quand on voit..., quand on voit ces enfants, ben, je..., je crois que t'as envie de vivre pour, euh..., pour essayer de..., de continuer à leur apporter des choses" [les larmes lui montent aux yeux].]

[Père Blanchard : "Croire en Dieu, croire en l'homme. C'est peut-être croire en l'homme qui m'est le plus difficile quand, euh, je vois ce qui s'est passé [on revoit les images des vêtements éparpillés après le massacre dans son église]. Mais je fais tout ce que j'ai pu pour essayer de me souvenir des faits avec le plus de précisions possibles [diffusion, au ralenti, d'un homme grièvement blessé au visage]. Parce qu'il me semble qu'une catastrophe comme celle-ci, les massacres comme ceux-là, on n'a pas le droit de les oublier [gros plans sur des visages d'enfants]... C'est une terrible leçon..., terrible..., où la peur, la suspicion, la méfiance peuvent nous conduire... Ouais" [le Père Blanchard tient ses propos au milieu de son église saccagée ; il conclut en baissant la tête ; une incrustation "Jean-Christophe Klotz, Patrick Vincent, (c) CAPA - Mai 94" s'affiche en gros caractères en bas de l'écran].]

[Après la diffusion du reportage, Paul Nahon reçoit Jean-Christophe Klotz sur le plateau de l'émission].

Paul Nahon : Jean-Christophe Klotz, bonsoir.

Jean-Christophe Klotz : Bonsoir.

Paul Nahon : Que sont devenus ces enfants protégés par Marc Vaiter dans cet orphelinat de Kigali ?

Jean-Christophe Klotz : Eh bien on a eu de..., des nouvelles. Marc a réussi à faire passer un message il y a quelques jours. Euh, c'était des... pas très bonnes nouvelles. Euh, y'a un obus qui est tombé, euh..., pas loin de la maison. Et donc, euh..., des éclats ont blessé deux enfants.

Paul Nahon : Si je comprends bien, et d'après le reportage, ils sont toujours ensemble, terrés, ils n'osent pas sortir.

Jean-Christophe Klotz : Voilà ils se... Marc ne sort pratiquement jamais. Il veut rester près de ces enfants et, pour des questions de sécurité, les enfants ne peuvent absolument pas sortir dans la rue.

Paul Nahon : Alors Jean-Christophe, pourquoi ces enfants n'ont pas été évacués, avec les autres ?

Jean-Christophe Klotz : Ben, euh, on peut se poser la question. On sait que y'a une centaine d'enfants de..., d'orphelins qui ont été évacués. Il semblerait que ce soit un orphelinat qui dépendait de la famille présidentielle. Donc, euh, moi quand j'ai demandé à Marc pourquoi il avait pas pu partir, il a dit que quand il voulait partir avec les enfants, les militaires lui ont répondu que c'était pas possible, qu'il y'avait pas de..., de convois disponibles. Donc, euh..., au-delà de ça je ne sais pas.

Paul Nahon : Qu'est-ce qu'on peut faire concrètement pour eux ?

Jean-Christophe Klotz : Eh bien, Marc, euh, Vaiter a une..., une petite ONG, hein, euh, à...

Paul Nahon : Une organisation humanitaire non gouvernementale.

Jean-Christophe Klotz : Voilà. Qui est basée à Vincennes [une incrustation "Association JA, 229, rue Diderot, 94300 - Vincennes, (16-1) 43 74 77 68" s'affiche à l'écran]. Donc, euh, ils vont organiser des comités de soutien pour Marc et pour les enfants. Donc on peut..., on peut p't-être les aider. Euh..., pour le Père Blanchard, euh..., pour l'instant à part garder...

Paul Nahon : Vous l'avez eu au téléphone récemment ?

Jean-Christophe Klotz : Oui, on n'a pas, euh, le Père Blanchard on a pu l'avoir, euh..., dimanche dernier [22 mai]. Donc ça fait trois jours que le..., le téléphone ne passe plus. Euh, bah il tient le coup avec son..., son collègue allemand qui est là. Euh..., voilà.

Paul Nahon : Jean-Christophe, il y a 5 000 Casques bleus qui sont sur le point d'arriver à Kigali. Ces Casques bleus vont-ils pouvoir arrêter les massacres ? Franchement, selon vous ?

Jean-Christophe Klotz : Ben... ils sont envoyés pour protéger les populations civiles, hein. Euh, ils sont en ce moment 400, ils essaient du mieux qu'ils peuvent et ils arrivent à faire déjà des..., des miracles en attendant que les 5 000 arrivent. Euh, ce que j'peux vous dire c'est que le..., le général canadien qui s'occupe d'eux est quelqu'un de..., de..., de... extrêmement volontaire, qui est fermement décidé à arrêter tout ça. Euh, maintenant, la majorité des massacres ont déjà eu lieu. On peut que déplorer que ça soit pas, euh...

Paul Nahon : C'est déjà un peu tard ?

Jean-Christophe Klotz : C'est déjà un peu tard, bien sûr. Bien sûr ! Mais il faut..., il faut quand même y aller, faut arrêter tout ça, quoi.